

cette finesse de façons accompagnait une irréprochable délicatesse de conscience. Mais être sûr que l'on ne sera jamais aimé, est-ce une raison pour ne pas aimer? Si quelque chose peut toucher le cœur d'une femme fidèle à ses devoirs, n'est-ce pas cette passion dans le respect, cette hésitation de l'amoureux sans audace qui veut plaire, qui ne le veut pas, qui avance, qui recule? Ce trouble, qu'il n'a pas la force de cacher, désarme chez celle qui l'inspire l'instinct de défense, aussitôt éveillé devant le désir avoué. Si cette honnête femme porte elle-même, dans un intime repli de son être, uné place tendre sur laquelle l'amoureux timide a fait une impression, elle se donne alors des raisons pour n'être pas trop sévère à cet intérêt qu'elle provoque, au lieu de s'en donner pour s'en défendre. Elle se dit qu'elle n'a rien à redouter. Elle peut même, par un de ces sophismes que les plus sévères fiertés se permettent, se dire que cet intérêt est seulement une admiration trop émue, un commencement exalté d'amitié. D'ailleurs n'entraî-t-il pas dans le programme imaginé par Madeleine que Brissonnet fût un peu amoureux d'elle, — juste assez pour qu'ensuite, lorsqu'il reverrait sa sœur, et grâce à l'attrait d'une ressemblance surprenante jusqu'à l'identité, cette fantaisie se tournât en un sentiment sérieux pour celle qu'il pouvait épouser? Ne sera-ce pas de quoi justifier au regard des plus

austères moralistes, le sourire avec lequel elle répondit de nouveau au commandant, quand il eut enfin osé la saluer, — sourire si charmant que le jeune homme, après s'être promis à lui-même de s'éclipser aussitôt, par crainte d'être indiscret, accepta au contraire l'offre du baron Favelles et s'assit à leur table. Celui-ci, continuant son rôle de cornac avec d'autant plus de verve qu'il en constatait le succès, aiguillait la conversation dans le même sens que la veille :

— « Hé bien? » disait-il à Brissonnet en lui montrant d'un geste le tableautin délicieux que formait l'angle du parc, terminé en un jardin planté de roses, avec l'horizon des montagnes là-bas, bleuâtres et profilées à travers les arbres : « Vous ne regrettez pas l'Afrique aujourd'hui?... Ragatz vous réussit. Vous n'avez plus l'air fatal que je vous ai tant reproché à Paris, quand nous nous sommes vus après votre communication au Comité. Vous vous souvenez?... Maintenant, j'avoue qu'il y avait de quoi. On deviendrait morose à moins... Vous ne vous figurez pas, madame, » ajouta-t-il en s'adressant à Madeleine, « à quelles persécutions le colonel Marchand et ses compagnons ont été en butte de la part de nos ignobles politiciens... » Et il allait entamer un récit que l'officier interrompit :

— « N'ennuyez pas Mme Liébaut de ces mi-sères, monsieur le baron. Si je vous les ai dites,



à l'époque, c'était pour éclairer ces messieurs du Comité. Quant à moi, je n'y ai jamais vu qu'une des épreuves naturelles de mon métier de soldat. Si ce métier ne consistait qu'à se faire tuer, il serait à la portée de tous. S'il ne consistait qu'à conquérir des territoires nouveaux et à défendre les anciens, il serait si tentant qu'aucun cœur un peu généreux n'en voudrait d'autre. Il a des exigences plus sévères, plus âpres, et dont on ne comprend la poésie qu'à l'user, si l'on peut dire. Elle réside dans la pratique quotidienne et systématique du sacrifice. Un sacrifié volontaire, le soldat doit être cela, ou il n'est rien. Quand le sacrifice a pour théâtre le champ de bataille d'Austerlitz ou de Waterloo, c'est une chance. Quand le sacrifice exige que nous allions, déguisés, en terre ennemie, pour faire de l'espionnage et risquer notre vie, obscurément, j'allais dire ignoblement, c'est une grande épreuve. Quel est le soldat qui hésite pourtant? C'est un sacrifice encore que de subir l'injustice d'un ministre et de rester dans l'armée... Je ne juge personne, mais, pour ma part, chaque fois que l'on m'en a trop fait et que j'ai eu la tentation de reprendre ma liberté, j'ai entendu la voix intérieure me rappeler que j'étais soldat *pour me dévouer*... Un médecin qui a eu à se plaindre d'un malade, qui a été calomnié par lui, refusera-t-il de le soigner s'il sait le malade en danger?... »

Il s'était retourné vers Mme Liébaut pour pro-

noncer ces dernières paroles. Elles évoquèrent de nouveau devant la jeune femme l'image de son mari occupé à sa besogne de docteur à ce moment même, et sans doute penché sur la poitrine de quelque patient. Que de fois elle avait entendu le médecin professer, lui aussi, cette doctrine professionnelle de l'immolation et presque dans les mêmes termes! Les confidences de ce praticien de grand cœur l'avaient préparé à comprendre l'officier d'Afrique autant que cinquante années de frivolité parisienne en éloignaient Favelles. Aussi bien était-ce pour elle que l'officier avait parlé. Elle s'en rendit compte au regard qu'elle lui lança, quand le Beau de 1860, haussant ses épaules, repartit avec la plus comique moue de sa bouche expressive :

— « Tout cela est bel et bon. N'empêche que c'est affreux de voir les uniformes *embêtés* par les redingotes, et que je remercie le bon Dieu chaque jour d'avoir été un grand garçon le 3 décembre 1851. Ce n'est pas gai de vieillir, mais jè me suis réveillé joliment content ce matin-là!... Vous autres, vous êtes aussi braves au feu que vos aînés, mais vous vous embarrassez d'un tas d'idées mystiques dont on n'a pas besoin pour charger l'ennemi, donner de beaux coups de sabre, et parader dans un bel uniforme... C'était la seule philosophie pour l'officier de mon temps. Hé! Hé! elle n'était pas si mauvaise. »



— « Ces officiers ne servaient pas dans une armée vaincue et humiliée », répondit Brissonnet. Ce court dialogue entre ces deux représentants de deux générations, celle d'avant la guerre de 70 et celle d'aujourd'hui, sur qui pèsent, avec le souvenir du désastre non vengé, de plus récentes et si dures épreuves, acheva d'émouvoir Madeleine à une profondeur singulière. Ce trouble excessif dénonçait déjà les orages futurs dont cette conversation et d'autres semblables allaient être le prélude. Madeleine s'en doutait si peu qu'une fois rentrée dans la solitude de sa villa, et quand elle se retrouva devant sa petite table à écrire où l'attendait le papier préparé pour la lettre quotidienne à son mari, elle n'eut pas une seconde l'idée de taire un détail de ce nouvel entretien. Sa plume courait sur le papier, rapportant, une par une, les moindres paroles de Brissonnet. Son innocence était si entière qu'elle insista sur le charme qu'auraient les rapports du médecin et de l'officier, s'ils devenaient un jour beaux-frères, étant donnée cette similitude dans leurs manières de penser. Elle annonçait encore dans cette lettre que Favelles les avait priées, elle et sa petite fille, à une longue partie de voiture pour le surlendemain, et qu'elle avait accepté. Le commandant devait en être. Le but était le défilé de Luziensteig, sur la frontière de la Suisse et de l'Autriche. On reviendrait par le Rhin et Maiefeld. Made-

leine ne se doutait guère en traçant les lettres du nom de ce petit village qu'il servirait de théâtre à une scène toute voisine d'être tragique. Le hasard qui, par moments, se prête à nos imprudents projets avec une complaisance où l'on a peine à ne pas discerner une fatalité, allait avancer tout d'un coup l'intimité entre elle et Louis Brissonnet, de manière à suppléer à ce qu'il eût fallu de temps pour que leurs relations fussent ce qu'elle avait désiré. Cet épisode devait équivaloir à des mois de connaissance!

Quiconque a suivi ces chemins des environs de Ragatz par une belle journée du mois d'août comprendra quelle place la mémoire de ces paysages traversés ainsi aurait prise dans l'imagination d'une créature romanesque et déjà troublée à son insu, même si la promenade s'était achevée sans incidents. Toujours elle eût revu, dans un coin obscur de sa rêverie, le profil méditatif de l'officier d'Afrique détaché sur cet admirable horizon. Il était assis sur la banquette de devant dans le landau. Il regardait tour à tour ces aspects variés d'une nature sublime, et, quand il se croyait sûr de n'être pas remarqué, ce visage de femme. Elle était inconnue de lui la semaine précédente, — et elle venait de prendre toute sa vie! Il se taisait. Madeleine, elle, comme épanouie au charme de ces heures, de ce ciel si doux,



de cet air si pur, de ces bois si frais, causait beaucoup, tantôt avec sa fille toute rose et gaie, tantôt avec Favelles. Le Vieux Beau, qui avait envoyé d'avance un domestique, — un valet de chambre stylé par lui quinze ans durant! — préparer un goûter dans une des auberges de la route, jouissait de cette promenade avec une naïveté de collégien en vacances. N'en était-il pas l'organisateur? Son contentement se manifestait par une prodigalité de souvenirs. On sait que telle était sa manie. Et les anecdotes succédaient aux anecdotes. Il contait les originales fantaisies des grands élégants de sa jeunesse : les duels de ce fou de Machault qui, un jour, s'est battu avec un de ses camarades de club, sur deux billards réunis, pour qu'il fût impossible de rompre. Il disait le noctambulisme du plus Parisien des Russes, à l'époque de la *Belle-Hélène*, Serge Werekiew, qui se levait à l'heure du dîner, arrivait vers dix heures chez Bignon ; là il se faisait apporter une soupière d'argent où il lavait lui-même ses couverts, mangeait un énorme repas, le seul des vingt-quatre heures, puis il montait au Jockey, où il jouait au whist jusqu'au matin. Il rappelait... Mais à quoi bon remémorer des anecdotes dont le piquant était, débitées ainsi, par le falot personnage, de contraster fantastiquement avec ce cadre de montagnes et de forêts. Elles avaient encore, pour Madeleine et Brissonnet, ce charme d'être si

étrangères à leurs secrètes impressions. Rien dans ces récits ne pouvait toucher aux susceptibilités déjà si vives de la passion naissante du jeune homme, rien réveiller les prudences endormies de la jeune femme. Cet ensemble de circonstances avait donc rendu cette excursion parfaitement heureuse pour les quatre personnes que le landau voiturait le long de ces pentes douces ; quand, à une demi-heure peut-être du retour, se produisit l'épisode auquel il a été fait allusion. Ce fut simple, rapide et terrible, comme il arrive quand éclate un de ces accidents, toujours possibles et jamais prévus, qui nous menacent tous à toute minute dans les moindres actions de notre vie ; et nous en demeurons aussi effarés que si nous n'avions jamais compris, suivant un mot bien philosophique dans sa fantaisie, « combien il est dangereux d'être homme. »

La voiture devait, je l'ai déjà dit, pour gagner le Rhin, puis Ragatz, traverser la paisible petite ville grisonne de Maienfeld avec ses larges maisons aux toits joliment creusés, ses jardins en terrasses, la luxuriance de ses vergers. Le baron Favelles connaissait là un magasin d'antiquités devant lequel il fit arrêter le landau. Mme Liébaut consentit à descendre, sur l' instante prière du vaniteux, qui brûlait de compléter ses triomphes de l'après-midi en étalant ses connaissances de bric-à-brac. Brissonnet suivit. La petite fille qui avait



marché, durant les montées, à plusieurs reprises, pour cueillir dans les bois une gerbe de fleurs, demanda qu'on lui permit de demeurer dans la voiture. Le cocher dit qu'il ferait aller et venir les chevaux dans la grande rue du village, à cause des mouches et pour qu'ils ne s'énervassent point. Les trois visiteurs étaient depuis cinq minutes peut-être dans la boutique à examiner les quelques objets plus ou moins truqués qui justifiaient l'audacieuse inscription de la devanture : *A l'Art Helvétique...* Tout d'un coup des cris perçants venus du dehors les contraignirent de relever la tête. Avec cette rapidité du geste qui décèle l'habitude de l'action, Brissonnet avait marché jusqu'au seuil. Mme Liébaut et Favelles le virent, avec une surprise qui se changea bien vite en épouvante, s'élançant au dehors. Ils regardèrent eux-mêmes sur la place et ils aperçurent une automobile qui s'enfuyait à toute vapeur d'un côté, et, de l'autre, arrivant à fond de train, du haut de la rue, le landau où était la petite fille. Le cocher, littéralement couché en arrière sur son siège, tirait avec un effort désespéré sur les guides. Il essayait en vain de retenir les deux chevaux que le passage de l'automobile tout près d'eux avait affolés et qui s'étaient cabrés d'abord, puis emportés. Ils enlevaient la voiture sur les pavés dans ce galop effréné. La petite Charlotte se tenait sur les coussins, paralysée d'épouvante. Mais déjà

un homme s'était jeté devant l'attelage. Accroché d'une main au mors du cheval de droite, il se laissait traîner sans lâcher prise, déchirant la bouche de la bête d'un tel effort que celle-ci se prit à se débattre au lieu de continuer ce galop fou. L'autre cheval, sous l'à-coup de ce brusque arrêt de l'élan, avait glissé à terre. Il se roulait dans ses traits et donnait des coups de pied furieux à tout défoncer. Qu'importait ! la voiture était arrêtée et la petite fille sauvée ! Quelques minutes plus tard, le héros de ce sauvetage, qui n'était autre que le commandant Brissonnet, était ramassé entre les deux bêtes, ayant reçu un de ces coups de pied qui lui avait brisé le bras. Son visage était en sang. Un des boucleteaux des harnais lui avait déchiré le front. Et la mère de celle dont il avait préservé la vie au péril de la sienne était là, anxieuse, remerciant Dieu dans son cœur que son enfant eût été arrachée à une mort presque certaine, et le suppliant qu'il ne laissât pas mourir non plus cet homme à qui elle rêvait de donner un jour le nom de frère. — Cette anxiété, l'ardeur de cette prière, sa joie, quand le médecin du village, appelé à la hâte, eût diagnostiqué une simple fracture et quelques contusions, tout aurait dû achever de l'avertir qu'un sentiment bien différent de celui d'une future belle-sœur s'agitait en elle. Elle aurait dû lire du moins la vérité du sentiment qu'elle inspirait déjà dans le regard



par lequel Brissonnet l'accueillit lorsque, revenu à lui, dans la pharmacie où on l'avait transporté, il la vit penchée sur cette couchette improvisée. Ne pouvant rien lui exprimer de l'émotion qui le poignait, il souleva son bras valide et caressa les cheveux de la petite fille, debout, elle aussi, auprès de son sauveur. Celle-ci eut un élan d'effusion et l'embrassa sans prendre garde au sang dont il était inondé :

— « Vous allez tacher votre robe, mademoiselle », dit l'officier sur un ton de plaisanterie douce : « Votre maman vous grondera... »

— « En attendant... », dit Favelles, « il faut penser à vous ramener à Ragatz, afin que l'on vous remette votre bras comme il faut. Vous vous en servez trop bien pour qu'on ne tienne pas à vous le garder intact... Mais vous-même, madame Liébaut, qu'avez-vous?... »

Madeline venait, en effet, de pâlir et de s'appuyer au mur. Elle dit : « Ce n'est rien ; c'est la réaction de la terreur... » Et comme elle s'était assise et que l'enfant s'était maintenant approchée d'elle, un geste qu'elle fit lui mit aux doigts un peu de ce sang de Brissonnet dont les vêtements de la petite fille étaient tachés, et l'officier, qui vit cela, dut baisser ses paupières, comme s'il ne pouvait pas supporter ce symbole vivant de son amour!...

## V

## QUATRE MOIS APRÈS

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le jour où Brissonnet avait ainsi risqué sa vie pour préserver celle de la petite Charlotte Liébaut, sous les yeux tour à tour épouvantés et follement attendris de la mère et où celle-ci avait rougi ses doigts délicats du sang échappé de la blessure. Il avait dû garder le lit deux semaines. Mme Liébaut étant partie de Ragatz six jours après ce sauvetage, sans l'avoir revu, l'idylle ébauchée sous les arbres des quinconces du parc n'avait pas eu d'autres scènes. La dernière avait suffi pour qu'en s'en allant de la petite ville suisse, Madeleine emportât dans sa mémoire une image de l'officier plus profondément gravée que si leurs rencontres se fussent renouvelées et prolongées durant des semaines, voire des années. En toute autre occurrence, sa vertu se fût alarmée de tant penser à un étranger ; le prétexte de la reconnaissance maternelle lui permettait de nourrir une suprême illusion sur la nature de ce souvenir. Aussi ne s'était-elle fait aucun scrupule, réinstallée à Paris, de suivre le projet conçu dès le premier soir, quand le hasard les avait mises, elle et sa sœur, Mme de Méris, en présence